

Écueils. Géographie de la première dimension

Ar Grec'hmitouarn, n°18, 2021, pages 101-108.

« Il faut que le regard s'abîme. »
Jacques ABEILLE

1. Île-limite

L'écueil n'est pas une moindre-île, une île qui serait simplement plus petite que les autres – îlet ou îlot. Il n'est pas un morceau ou un fragment d'île, une île en miniature ou en réduction. C'est plutôt une île-limite, un rien ou un presque-rien d'île, une île en tout cas prise à son point de jaillissement ou d'évanescence, saisie à l'instant même où elle surgit ou disparaît. C'est une pulsation d'île commençante et finissante qui se réduirait justement à un point mathématique, une île infinitésimale et intermittente, fuyante et insaisissable. Comme ces îles imaginaires sur lesquels les utopistes ont situé leurs villes idéales, l'écueil est lui aussi un lieu de nulle part (*utopia*), un non-où (*Nâ-kojâ-Âbâd*) imperceptible et inaccessible ; si ce n'est que, contrairement à elles, il se tient bel et bien là, quelque part au milieu de la mer – et il attend.

De même, l'écueil n'est pas une île qui serait un peu moins accueillante que les autres, un peu moins hospitalière. C'est une île intrinsèquement hostile, une île qui, n'étant que danger et menace, est *a priori* inhabitable et invivable. Et même,

entre l'île et l'écueil, il y a assurément tout l'écart entre le paradis et l'enfer. C'est pourquoi nous allons avoir besoin, pour approcher l'écueil, d'un guide qui n'ait rien à envier à celui que Béatrice a mandé pour accompagner Dante dans sa descente infernale. En vérité, nous n'en avons trouvé qu'un : c'est Victor Hugo ici qui sera notre Virgile. *Les Travailleurs de la mer* et *L'Homme qui rit* sont en effet, chacun à sa manière, deux romans de l'écueil, et nous verrons pourquoi leur auteur se complait à précipiter si souvent contre lui ses infortunés personnages. Dans tous les cas, si l'écueil est si inhospitalier, c'est d'abord parce qu'il n'a rien à offrir aux hommes, sinon sa pointe – son point – de pierre. En un mot, tout y manque. « Point de ravitaillement à espérer, ni arbres à fruits, ni pâturages, ni bestiaux, ni sources d'eau potable, écrit Hugo. C'est une nudité dans une solitude ¹. » L'écueil est un précipité de vide, un néant fait roc.

Et non seulement, du fait de son statut de point presque mathématique, il n'a rien à offrir, mais il se dérobe toujours comme tel. C'est un lieu qui se défait sans cesse, ou du moins qui est toujours sur le point de se défaire, menacé d'anéantissement de tous bords, que ce soit par engloutissement (assauts de la mer en furie) ou écroulement (érosion et travail de la pierre). C'est

donc un lieu qui se soustrait incessamment comme lieu, un lieu auquel il manque le minimum de stabilité physique et métaphysique pour pouvoir être un lieu, faire lieu. *Ground zero*. Non seulement l'écueil ne tient pas, mais rien ne peut y tenir – et surtout pas un être humain. « Aucun mortel ne pourrait y monter ni s'y tenir, [...] car la roche est lisse et semble polie tout autour », dit Homère à propos du repaire de Scylla, dans l'*Odyssée*. Point d'exposition absolue et de confusion élémentaire, perdu au milieu de l'infini, l'écueil est un donc aussi point de vulnérabilité extrême – tout s'y abîme. En d'autres termes, sapant toute forme d'accueil, il est un lieu de séjour impossible.

Pour toutes ces raisons, les femmes et les hommes ont fait de l'écueil un lieu repoussoir, un lieu de relégation, un lieu maudit – synonyme de mort et de fin. Un lieu qu'on abandonne volontiers aux vents, aux algues et aux oiseaux de mer. Mais il n'en faut pas moins pour que l'imagination s'y précipite et s'y accroche. Depuis la rassurante stabilité de la terre ferme, les regards continuent de le chercher, et s'y posent, s'y installent, en rêve et en cauchemar. Au point qu'on ne sache plus très bien si c'est l'écueil qui nous hante ou nous qui le hantons. Pour Sophia Nguyen, sur la terre comme sur les mers, « la fonction du rocher est de mettre un cri dans le paysage ² ». L'écueil, cette épine plantée dans le bleu du monde, en appelle incessamment à notre attention voyageuse.

Il y a dans cette insistance de l'écueil, dans cette irrépressible fascination qu'il exerce sur nous quelque chose qui indique l'existence de liens secrets nous unissant à lui. Comme si l'écueil lointain du monde extérieur renvoyait à quelque chose de beaucoup plus proche, quoique enfoui profondément à l'intérieur de nous – écueil intime. Comme si chacun de nous avait son rocher fétiche, son fragment d'île particulier qu'il garde jalousement pour lui et sur lequel il bute indéfiniment. *Point aveugle*. Mark Twain raconte ainsi, dans *Un vagabond à l'étranger* : « [...] il n'y

avait qu'une chaise contre laquelle se cogner, j'avais tourné autour d'elle comme une planète et j'étais entré en collision avec elle comme une comète pendant la moitié de la nuit. »

2. Déroutes

Pour le géographe orthodoxe, l'écueil (du latin : *scopulus*), c'est cette tête de roche saillante, ce rocher à fleur d'eau, ce plateau qui émerge et dont la présence se trahit parfois seulement par l'écume qu'y produit la houle en s'y écrasant – de là qu'on l'appelle aussi « brisant ». Comme un pic émergeant d'un océan de nuages, l'écueil est un point remarquable, une singularité qui apparaît en imposant sa différence avec ce milieu homogène qu'est la mer, se diffractant parfois en véritables « jardins d'écueils » (*skargaard* ou *skärgård* en Scandinavie). L'écueil c'est la pierre ou la roche qui affleure, qui émerge, qui troue la mer pourrait-on dire – comme « une aiguille au milieu de l'océan ³ ».

Et si, depuis le rivage, les femmes et les hommes se laissent si facilement envoûter par les charmes qu'il leur jette, c'est parce que, dénué de forme propre, il revêt toutes celles que l'imagination, éprise de paréidolies, projette sur lui. Hugo encore : « Ce bloc est un trépied, puis c'est un lion, puis c'est un ange et il ouvre les ailes ⁴. » L'écueil ressemble à une muraille, un pic décapité, une porte monumentale, une sorte de pyramide, un crocodile qui boit, une épine dorsale, une voile, une tour, un chapeau de Napoléon. Et toujours l'esprit y revient, pour façonner de nouvelles compositions. À cette fantasmagorie visuelle renvoie d'ailleurs la diversité des noms dont on le baptise. Sur la Manche, entre Morlaix et Lannion, il y a ainsi *Ar Bloc'hed* (« les Glabres »), *Ar Men Fall* (« la Mauvaise pierre »), *Enez ar C'hastell* (« l'Île du château »), *Toull Tan Bihan* (« Petit trou à feu »), *Ar C'hadorou* (« les Chaises »), *Ar C'hein* (« le Dos »),

Menez Yann (« la Montagne de [saint] Jean »), *Ar Goulmeg Vras* (« le Grand colombier »). Comme s'il était possible, par le nom, de figer définitivement sa forme instable et, par là même, d'en conjurer les invisibles menaces.

Mais s'il est un piège pour l'imagination, c'est aussi parce que, aussi insignifiant soit-il, l'écueil se caractérise moins par ce qu'il laisse entrevoir que par ce qu'il dissimule aux regards. Comme l'iceberg, et dans de tout autres proportions, il est gros de tout ce qu'il couve en dessous lui. « Ce que le flot cachait devait être énorme », dira encore Victor Hugo du rocher Douvres.

On ne peut pourtant pas réduire l'écueil à l'infinie plasticité de ses formes et au secret de sa masse noyée. Envisagé non plus depuis le rivage mais depuis le grand large, l'écueil, subitement réifié, change de matière. Pour les navigateurs, les pêcheurs, les marins et tous ceux qui se déplacent d'un point à un autre sur l'océan, il apparaît comme un *obstacle* (en grec ancien : *problēma*), c'est-à-dire un danger, une menace – et même, peut-être que sur l'océan l'écueil est le lieu de plus grand péril. De même que le point est puissance immédiate d'arrêt, ce que l'écueil porte avec lui, c'est la possibilité immédiate de l'*échouement*. « Rien à trouver là que le naufrage ⁵. »

J'ai vu des fous ; j'en ai connu qui restaient intelligents, lucides, clairvoyants même sur toutes les choses de la vie, sauf sur un point. Ils parlaient de tout avec clarté, avec souplesse, avec profondeur, et soudain leur pensée, touchant l'écueil de leur folie, s'y déchirait en pièces, s'éparpillait et sombrait dans cet océan effrayant et furieux, plein de vagues bondissantes, de brouillards, de bourrasques, qu'on nomme « la démence » ⁶.

Pour un navire, en effet, le « brisant » signifie soit, dans le meilleur des cas, l'arrêt immédiat, faute d'eau suffisante pour être retenu à flots ; soit, dans le pire, l'« événement de mer », autrement dit

la descente forcée dans l'abîme. De là que les écueils, ces « assassins de la mer » soient considérés comme les naufrageurs par excellence. On dira alors que l'écueil, ce « presque-rien » prenant subitement des valeurs d'énormité, est le cauchemar du pilote et du cybernéticien ⁷. Dans ces conditions, face à lui, tout le savoir humain est commandé par un seul impératif : *rester à distance*. L'art de la navigation a toujours été aussi une scopologie, un « savoir de l'écueil », d'abord empirique, puis peu à peu complété par les moyens de la science moderne. La navigation est l'art de slalomer entre les obstacles pour conjurer les dangers de l'*aporos* ⁸.

Pour cela, il aura fallu d'abord parvenir à le repérer, cet écueil, ce qui est d'autant moins évident qu'il est soumis au cycle des marées (et rien de plus fatal qu'un écueil qui se trouve juste sous le niveau de la mer). Ensuite, l'identifier et le relever (prendre note de sa situation), le baptiser et le signaler (phares, balises, bouées, cartes marines). On notera que, de ce fait, l'espace de la navigation s'organise à la fois à partir de et contre ces points fixes que sont les écueils. Aujourd'hui, sondeurs bathymétriques et GPS permettent au navigateur de les éviter dans des conditions normales de navigation. Mais ces moyens, aussi perfectionnés soient-ils, seront toujours insuffisants de droit ; car au moindre coup de vent, et *a fortiori* en cas de grosse tempête, les vents, le flot et le jusant peuvent encore y précipiter une embarcation qui chercherait à s'en éloigner – sans parler de l'erreur humaine. Car le point a son magnétisme propre et l'écueil est par lui-même un attracteur, pour ne pas dire un véritable trou noir aspirant tout ce qui passe à sa portée.

3. Retour du refoulé

Gaston Bachelard a montré, dans *La Formation de l'esprit scientifique*, que la démarche scientifique,

comme la navigation, avait quelque chose à voir avec l'obstacle. Qu'elle ressemblait elle aussi à une forme de slalom entre les écueils de la pensée, assimilées à des images naïves ou des métaphores sur lesquelles l'esprit vient constamment buter. On n'avance dans les sciences qu'à la condition de repousser les écueils du savoir et le scientifique est ce combattant viril qui lutte contre eux afin de les détruire, ou à tout le moins de les contourner.

La psychanalyse de la pensée scientifique consiste alors à dresser la carte des mers de la pensée, en y repérant les aimants dont il s'agira de rester à distance. Et c'est là le seul salut de l'équipage de la *Matutina*, au début de *L'Homme qui rit* : repousser l'écueil contre lequel la tempête s'apprête à le projeter. « La manœuvre était périlleuse. Donner une poussée à une montagne c'est une audace ⁹. » Partir en mer, de même que se lancer sur les chemins de la pensée, nécessite une bonne dose d'optimisme : c'est croire qu'on parviendra toujours à repousser les écueils qui viennent à nous. Hormis que, dans un cas comme dans l'autre, on n'est en sécurité nulle part, et il n'est pas de voie qui ne soit *semée* ou *hérissée d'écueils*. Et si la *Matutina* parvient à accomplir l'impossible en s'écartant des Casquets, c'est pour être mieux précipitée vers le rocher Ortach.

Hugo s'amuse, tel un marionnettiste diabolique, à ballotter ses personnages d'un point à l'autre, d'un roc à l'autre. Mais c'est là, finalement, la logique de l'écueil : *on ne peut y échapper*. Comme s'il était un tourbillon diabolique, nous reprenant dans son champ d'attraction dès que nous essayons de nous en extraire. « On y allait. Pas de refus possible ¹⁰. » En ce sens, toute tentative de sauve-qui-peut est désespérée. Le propre de l'écueil, c'est d'être non seulement irrémédiable, mais inépuisable. « L'écueil recommençait. » Hugo même, philosophe, de noter : « Un de ces récifs s'appelle le But, comme pour indiquer que tout voyage finit là ¹¹. » On ne sait plus très bien, pour finir, qui se jette sur qui : l'écueil sur les naviga-

teurs ou les navigateurs sur l'écueil. Et même, cette double attirance, ce tropisme réciproque n'est-il pas ce qui caractérise depuis toujours ce qu'on appelle la Fatalité ?

Malgré les technologies les plus avancées, l'écueil est ce *hors-là* qui s'impose toujours de nouveau aux hommes, comme « lorsqu'on s'est égaré dans une forêt, à la montagne, surpris par le brouillard, et qu'en dépit de tous les efforts pour trouver un chemin balisé ou connu, on se retrouve à plusieurs reprises au même endroit que caractérise un relief particulier ¹² ». Il n'échappe pas d'ailleurs à Bachelard que le savant retombe presque à chaque fois dans le panneau que lui tend son objet. Comme si l'obstacle était un prédateur tapi dans l'ombre, toujours prêt à surgir. Comme dira Victor Hugo à propos du rocher Douvres : « Cela semblait attendre. »

Le 13 janvier 2012, la coque du paquebot de croisière *Costa Concordia* était éventrée sur environ cinquante-trois mètres de long et sept mètres de large par des rochers appartenant à un îlot composé de trois rochers de granite. Dans une communication téléphonique, interceptée par la boîte noire du bateau dix minutes après l'impact, le capitaine Schettino le décrivait comme « un petit rocher ». Bilan : trente-deux morts. Et c'est là, sur les rochers Douvres, que trompée par le brouillard, la *Durande* vient s'échouer à son tour.

On entendit un craquement. Le déchirement d'un flanc du navire sur un bas-fond en pleine mer est un des bruits les plus lugubres qu'on puisse rêver. [...] Une pointe de roche était entrée dans le navire comme un clou. Plus d'une toise carrée de vaigrès avait éclaté, l'étrave était rompue, l'élançement fracassé, l'avant effondré, la coque, ouverte, buvait la mer avec un bouillonnement horrible. C'était une plaie par où entraient le naufrage. [...] On était défoncé par l'écueil [...].

4. Puissances du lieu

Il y a deux types d'obstacles en mer. D'un côté : les écueils ; de l'autre : les corps flottants. Les corps flottants, ce sont les icebergs, les épaves, les « cachalots puants », si bien décrits par Melville dans *Moby Dick*, et autres vaisseaux fantômes, qui sont à l'océan ce que les météorites et les astéroïdes sont à l'espace¹³. Ce sont là des obstacles *relatifs*, car ils changent constamment de place – et ils sont dangereux *pour cette raison même*, car leur localisation est par définition imprévisible. Il s'agit d'obstacles qui ne coïncident pas avec leur lieu, ou qui n'ont pas de lieu propre ; des obstacles *en exil*. L'écueil, à l'inverse, position pure, est fondamentalement immobile. Ce qu'il oppose au navire, ce n'est pas le péril de l'obstacle de passage (celui qui ne devait pas être là – souvenir du *Titanic*), mais au contraire la puissance de l'inamovible, de l'indéplaçable et de l'inévitable.

C'est ce que nous appellerons, après Aristote, « puissance du lieu ». L'écueil, comme le point mathématique, c'est l'être qui ne peut pas être ailleurs que là où il est, c'est l'obstacle absolu – et qui est tel justement parce qu'il est troué. Il ne dévie pas, ne se déplace pas lui-même. De droit, aucun autre corps ne peut l'occuper à sa place¹⁴. L'écueil n'est pas seulement un corps étranger qui serait ancré au fond, *c'est le fond lui-même qui vient pointer ou affleurer à la surface* – ce que rend le bel oxymore « haut-fond ». Ainsi, ce qui apparaît subitement devant le navire était là en vérité depuis un bon moment déjà. Les écueils, ce sont « ces rochers cachés sous l'onde [...] dont le dos immense se prolonge jusqu'à la surface des eaux » qu'évoque Virgile au premier chant de l'*Énéide*. Gros de tout ce qu'ils cachent, c'est leur invisibilité même qui est une menace.

L'écueil nous oppose ainsi sa résistance passive de masse morte inutile, d'autant plus forte qu'elle plus passive – son *inébranlabilité*. L'écueil est tout extériorité. Il n'est pas le lieu contingent, de

hasard, versatile, comme l'iceberg ; c'est le lieu intransigeant. Il ne peut être ni coupé, ni taillé, ni redessiné. Il nous rappelle par là même ce qu'est un *lieu* au sens fort. Un lieu c'est la prééminence, le privilège du déjà-là. Un lieu, comme disait quelqu'un, c'est « quand la place est déjà prise ». Mais plus fondamentalement, l'écueil c'est, dans un monde essentiellement liquide, le *rappel de la Terre* – de même que, en géométrie, nous pourrions définir le point comme le rappel de l'espace.

Dans ces conditions, l'écueil absolu, c'est la plus petite saillie pour la plus grande masse cachée. Comme dans les arts martiaux, le plus petit point de contact est source des plus grands dommages, dès lors que la masse du corps est correctement enracinée dans le sol. Paradoxalement, la puissance de l'écueil est d'autant plus grande qu'il tend vers le rien. Le lieu, de droit, c'est, venant contredire l'idéalité de l'espace homogène, l'impossibilité de la table rase, *l'impossibilité de la surface plane*. L'écueil est ce sur quoi toujours on bute ou on achoppe, ce à quoi toujours on se heurte. L'écueil est *Pierre d'achoppement* au sens dur. Il porte avec lui la puissance de l'arrêt et du choc, une puissance d'opposition d'autant plus grande qu'il est une masse morte immobile, une passivité pleine. *Point final*. L'écueil est donc ce lieu géographiquement localisé – ce Réel – où le mouvement s'arrête, où il est mis en repos forcé ; celui du moins où il est sommé de changer de nature. Le mouvement qu'il arrête, c'est celui qui, héroïque, viril, voulait passer à travers lui sans le voir, celui qui croyait qu'il y avait là seulement un quadrillage vide, donc celui qui entendait le nier comme lieu.

5. Découvertes

On a dit plus haut que, face à l'écueil, il n'y avait qu'à passer son chemin ou faire naufrage. Mais un naufrage, pour le meilleur et pour le pire, n'est pas forcément la fin de tout. Qu'y a-t-il alors après le

choc ? Qu'y a-t-il après l'échouement ? Arrêtons de penser en pilote ou en gouverneur, et pensons à présent en *naufagé* – c'est-à-dire aussi en prisonnier.

Première découverte : *on peut se retrouver vivant sur l'écueil* ! C'est qu'il y a encore un « monde », pourrait-on dire, fût-il dégradé, fût-il évanescent, entre le presque-rien du point et le néant absolu. Voilà pourquoi un condamné à mort avait pu dire, une heure avant son exécution, que s'il devait vivre quelque part sur un sommet, sur un rocher où il n'y n'eût qu'une plateforme si étroite qu'on ne pût tout juste qu'y poser les deux pieds, que tout autour ce fût l'abîme, l'océan, la solitude, les ténèbres éternelles, et qu'il lui fallût rester ainsi debout, sur un pied carré d'espace, toute sa vie, mille ans, toute l'éternité, il vaudrait mieux vivre ainsi que mourir maintenant. Quelle que soit la vie – mais vivre ¹⁵ !

Se tenir sur l'écueil, cependant, n'est pas exactement la même chose que se tenir sur une île déserte. Et Gilliat, le Robinson du Rocher Douvres, n'est pas exactement celui de Speranza. Contrairement à ce que nous disions plus haut, il est possible de se tenir sur l'écueil – mais en état de déséquilibre et d'instabilité permanente, sur un pied, et même sur le bout du pied. Point contre point. Position inconfortable, et périlleuse, s'il en est. À l'inverse du Mont Analogue de René Daumal, dont la base est accessible et le sommet inaccessible, l'écueil est cette éminence dont l'*extremum* seul est atteignable. Dans ces conditions, s'il n'est pas mort, celui qui atterrit ici n'est jamais qu'*en suspens, en sursis* – entre-deux-morts. L'écueil, ce sont les limbes faites roc. Dans un poème de 1855, Victor Hugo écrit :

– Es-tu mort ? – Presque. J'habite l'ombre ;
Je suis sur un rocher qu'environe l'eau sombre,
Écueil rongé des flots, de ténèbres chargé,
Où s'assied, ruisselant, le blême naufragé.

Dans *Les Travailleurs de la mer*, c'est Gilliat, et Sieur Clubbin avant lui ; dans *L'Ultime rivage*, c'est Arren abandonné sur le rocher du Dragon ; dans *Les Encantadas*, c'est Melville sur le Roc Rondondo. Nous parlons de limbes ici, car l'écueil offre au naufragé à peu près le dilemme suivant : soit y rester, soit s'en échapper. Ce qui revient à peu de choses près à devoir choisir entre la famine et la noyade.

Mais c'est le moment d'une deuxième découverte. S'il est possible de se tenir sur l'écueil, fût-ce dans une posture inconfortable, fût-ce en sursis, c'est qu'il possède une géographie. Géographie minimale certes, mais qui fait toute la différence, disions-nous, entre le rien et le presque-rien. Entre le pinacle de sa partie émergée et ses fondations abyssales, il y a la place pour une zone intermédiaire ou liminale. En d'autres termes, *l'obstacle a aussi une structure interne*. La lisière entre l'eau et la terre possède une certaine épaisseur. Et il arrive parfois que, par le jeu des marées, cette part invisible de l'écueil se laisse entrevoir et même, n'étant faite que de vides, pénétrer. Ainsi, ce qui paraissait catégoriquement impossible pour le pilote pourra peut-être, dans certaines conditions, être réalisé par le naufragé. S'il ne peut pas traverser l'écueil de part en part, il pourra du moins s'y aventurer le temps d'une retenue de souffle, entre deux marées – non pas sauter par-dessus le problème, mais s'enfoncer dans la béance qu'il révèle. Et c'est exactement le sens de la « Découverte ¹⁶ » dont il est question dans *Les Travailleurs de la mer* : l'écueil possède aussi un *intérieur*.

Ce que la marée dévoile, c'est que les rochers Douvres, qu'on pouvait croire de simples rocs, durs et pleins de toute leur force de granit, sont en vérité constellés d'interstices et d'anfractuosités : grottes, caves, failles, gouffres, comme une infinité d'alvéoles reliées entre elles.

Le rocher, abrupt extérieurement, et inabordable, était évidé en dedans. Il avait des galeries, des puits

et des chambres comme le tombeau d'un roi d'Égypte. Cet affouillement était un des plus compliqués parmi ces dédales, travail de l'eau, sappe de la mer infatigable. Les embranchements de ce souterrain sous mer communiquaient probablement avec l'eau immense du dehors par plus d'une issue, les unes béantes au niveau du flot, les autres profondes entonnoirs invisibles¹⁷.

Il ne s'agit donc pas ici de changer de milieu, de passer de la terre à la mer (privilège des noyés), mais d'explorer le seuil, la frontière, cette zone intermittente et intervallaire, ce *no man's land* qui est un entre-deux-milieus ou un entre-deux-mondes. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que le Roc Rodondo (double américain des Rochers Douvres), spire « isolée et solitaire », que Melville et ses coéquipiers partent explorer dans l'archipel des Encantadas, ait une structure parfaitement identique. Cette pointe isolée se révèle en effet évidée partout de l'intérieur, creusée de grottes comme un rayon de miel et offrant de sinueux antres à des essaims de poissons féériques. Ce lieu sapé de toutes parts où l'imagination est si bien chez elle, voilà ce que Victor Hugo a appelé « éponge » ou « madrépore ». Et n'en déplaise aux mathématiciens, elle nous enseigne ici que le point est toujours troué et creusé de l'intérieur. Vertige du naufragé qui se croyait sur un extérieur, livré aux colères du grand large, et se retrouve brusquement à l'abri, dans un paysage en négatif coupé du reste du monde.

6. Refuge

Parce que l'écueil possède des dimensions *en moins* (il faut toujours, pour s'en faire une idée adéquate, en retrancher quelque chose), imperceptibles à ceux qui passent à distance de lui ou veulent le vaincre de force, il ouvre la voie à ce qui serait une « infraphysique » comme science des espaces va-

cants. En ce sens, il ne signe pas nécessairement la fin du voyage, mais invite au contraire à un voyage d'un genre nouveau – un *infravoyage*. Car l'obstacle a aussi ses séductions propres.

On notera que Bachelard, d'ailleurs, tout désireux de surmonter et vaincre les obstacles épistémologiques, s'y arrête sur de longues pages de *La Formation de l'esprit scientifique*, et semble prendre un malin plaisir à s'y abandonner à son tour (au point même qu'il y consacrerait la deuxième moitié de sa carrière philosophique). Et c'est peut-être finalement la position du géophilosophe, d'être celui qui se tient (en déséquilibre, sur un pied, sur un orteil) sur le point-signe de l'écueil, qui s'y installe, ou essaie de s'y installer, qui ne se contente pas de contourner le problème mais pénètre tout entier dans le domaine vacant qu'il recèle, oscillant à jamais entre famine et noyade. Quand Bachelard en vient à l'image de l'éponge, à laquelle il consacre un chapitre entier, on pressent que seuls des motifs extérieurs l'incitent à arrêter prématurément l'exploration qu'il en fait¹⁸. Et s'il croit trouver dans ce « pauvre mot d'éponge », mais aussi celui de « pore », un confondant écueil de l'esprit préscientifiques au XVIII^e siècle, n'est-ce pas justement parce qu'ils renvoient l'un et l'autre à cette architecture négative où l'imagination est reine ?

C'est peut-être d'ailleurs le rôle que Victor Hugo, pour en revenir à lui, accorde à son roman *Les Travailleurs de la mer* – que son auteur, rappelons-le, avait initialement baptisé *L'Abîme*. Commencé comme un guide de voyage de Guernesey (« L'Archipel de la Manche »), ne se métamorphose-t-il pas ensuite en ce qui pourrait être un véritable guide de voyage de l'écueil ? « Pour ceux qui, par les hasards des voyages, peuvent être condamnés à l'habitation temporaire d'un écueil dans l'océan, la forme de l'écueil n'est point chose indifférente », note ainsi le poète page 316. Comme si, poussé par des motifs visionnaires, il voulait inviter lectrices et lecteurs à s'approcher de ce lieu de plus grand péril, devenu asile au milieu

de la tourmente ; à se lover dans les galeries de labyrinthe qui percent sa masse évanescente ; et à y puiser les forces rares qui fermentent dans les mille et un replis de cet espace troué. Comme si ce lieu de plus grand péril, ce lieu mince (*thin place*), ce lieu liminal et minimal, devait devenir le lieu du dernier refuge – asile bancal et éphémère au milieu de la tourmente universelle.



Notes

1. *Les Travailleurs de la mer*, page 342.
2. Sophia Nguyen, *Pensées de haut rebord*, Gallimard, 2001, p. 182.
3. *Ibid.*, p. 188.
4. *Op. cit.* page 34.
5. *Ibid.* page 342.
6. Maupassant, *Le Horlà*, p. 620.
7. *Cubernêtès* : pilote, gouverneur.
8. *Aporia* : difficulté de passer, embarras ; *aporos* : sans passage, qu'on ne peut traverser, infranchissable.
9. Page 184.
10. *L'Homme qui rit*, page 181.
11. *Ibid.*, p. 191.
12. Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. B. Féron, Gallimard, 1985, p. 240.
13. Pour une rafraîchissante politique des « corps flottants », cf. Nicolas Bon, « *Quel voleur accepte qu'on le vole ?* » *Capitalisme et propriété privée*, Pontcerq, 2011.
14. Pour Aristote, c'est le « remplacement » qui permet, négativement, de prendre conscience de l'existence des lieux. Cf. 208b1. Le lieu n'est finalement pour lui qu'une place vide ou un simple emplacement. À l'inverse, nous disons ici que le lieu est l'insubstituable ou l'irremplaçable.
15. Cf. Dostoïevski, *Crime et châtiment*, I, 2, 6.
16. Du titre du chapitre II, I, 11.
17. *Les Travailleurs de la mer*, page 345.
18. *La Formation de l'esprit scientifique*, ch. IV : « Un exemple d'obstacle verbal. L'éponge. »